

Chap. I

Montparnasse Bienvenue

À l'apogée d'un bonheur parfait, ma vie se résumait à ma satisfaction de briller dans ma carrière de cadre juridique, de combler mon fils d'amour et d'attentions, de profiter de mes congés, par des voyages à travers l'Europe et d'être entourée d'amis sincères, honnêtes et fidèles. Dans la vie, on ne peut pas toujours tout avoir. Pourtant et parfois, l'impossible arrive. Il s'était produit et se réalisait, dans la mienne. Une année s'était écoulée, depuis le passage du Professeur DUCHEMAN, au mois de janvier 2240, pour me confier entièrement la responsabilité de sa progéniture qui d'un point de vue scientifique appartient à la classe des OGM. Cependant, dans mon cœur, c'était mon fils, Katel, un être humain à part entière. D'ailleurs, ma conscience me rappelait à une définition relative à l'éthique humaine justifiant les caractéristiques de l'homme et dans laquelle je trouvais des similitudes physiques, psychologiques et philosophiques, avec la véritable nature de mon unique enfant. De ce fait, j'évitais les jugements dénigrants, inutiles, voire destructeurs de mes pensées, perturbées par les dernières révélations de cet homme de science et des éventuelles réactions du monde, s'il venait à apprendre la présence de mon p'tit loup, avant d'avoir élucidé, entièrement, le mystère qui se cachait en lui et autour de lui. Ce qui m'amène à la conclusion que dans une vie, tant que l'on peut s'en mettre à l'abri, il vaut mieux éviter de tirer des conclusions hâtives, sur n'importe quel fait ou à propos d'un quelconque sujet ou individu et en subir une également. Car souvent, les dégâts sont beaucoup plus importants et irréversibles, pour son équilibre psychique et globalement pour sa santé. Le

professeur m'avait également suggéré un poste de Secrétaire de Direction que j'occupais pour alors, au sein d'un prestigieux cabinet d'avocat, Chris et Jordans Scotchs, situé dans un bel arrondissement de Paris. Comme convenu, cet homme de science disparut de notre existence. Personne, à par moi, ne connaissait le lien qui existait entre mon fils et ce généticien créateur d'une nouvelle espèce d'homo sapiens, « l'homme chlorophylle ». Sans être humain, il n'en était pas moins qu'un être vivant doté d'une intelligence et des facultés surhumaines. Par contre, d'autres énigmes, plus ou moins étranges, persistaient toujours autour de lui et moi. « Justin, existe-t-il réellement ? ... Ne serait-ce pas la preuve d'une des nombreuses maladies neurologiques de notre siècle, dont mon fils serait atteint ? ... Et Manou, est-elle réellement la sœur jumelle de ce dangereux professeur et de cette horrible pythie qui m'avait terriblement terrorisée, dans mon enfance ? Et moi, qui suis-je ? Qu'est-ce qui les unit à moi ? ... Pourquoi ont-ils le portrait du bébé que je fus, dans leur pendentif porte-photo ? Serais-je issue de la création de ce savant fou ? ... Mais alors, pourquoi n'ai-je pas les mêmes caractéristiques que ses créatures chlorophylliennes... et pourquoi le professeur DUCHEMAN se cache-t-il derrière un masque ? ... Sans omettre Swann, pourquoi ne m'appelle-t-il plus ? ... où est-il ? ... Qu'est-ce qu'il devient ? ... » À mes heures perdues, j'étais accablée par ces questions ambiguës, sans réponses ni indices. Autour de moi, tout le monde ignorait les angoisses qui en découlaient et qui me tourmentaient, quotidiennement. D'autant plus que l'expéditeur de la deuxième plaque d'ardoise que je reçus, dans notre chambre d'hôtel, le soir où, inspirée par la lettre du professeur, j'avais rédigé les paroles du titre « Ultime Espoir », restait toujours dans l'ombre. Je m'étais endormie sur le pupitre et au beau milieu de la nuit, Katel s'était réveillé et avait aperçu l'enveloppe, près de la porte. Il s'en était emparé aussitôt et l'avait ouverte. Il en avait extirpé délicatement le contenu. C'était une nouvelle plaque d'ardoise qui nous était destinée et sur laquelle était gravée la même inscription que la première, « *Oracum Heros y* », dont j'ignorai toujours le sens et la langue qui en était la source. Elle était méticuleusement emballée, dans un vieux plan qui datait de 1910, de certaines zones du Finistère et des Côtes-d'Armor et sur lequel quelques noms de villes et villages, tels que Landivisiau, Landerneau, Sizun, Locmélar, Saint-Sauveur, Brest, Morlaix, Guingamp, Saint-Brieuc, Rennes, Lorient, Quimper, Briec, Concarneau... étaient encore lisibles et d'autres demeuraient définitivement illisibles, semblables aux énigmes que suscitait encore ma trépidante vie. Comme le temps m'était compté, je les avais soigneusement archivés, dans une boîte à courrier.

Nous occupions toujours une des confortables chambres d'hôtel de Philippe LEGARAND, le maître des lieux, situé dans l'arrondissement de Châtelet-les-Halles. Sans la moindre suspicion de mes angoisses, mon chérubin s'adonnait à ses études par correspondance et se réjouissait de l'équilibre familial que lui apportait Philippe, sa femme Marjorie et leurs enfants, durant mes heures de travail. Ils étaient devenus ma seconde famille. En conséquence, malgré mes possibilités, je n'envisageai pas de louer ou d'acheter un appartement. Un soir, en revenant du cabinet, Marjorie était effondrée et en sanglots, sur le seuil de leur établissement. Choquée, je me précipitai à son secours.

– « Marjorie ! M'écriai-je. Qu'est-ce qui provoque ce gros chagrin ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

– Cet homme... balbutia-t-elle, le visage empreint de souffrance. Cet homme... Cet homme a... Cet homme a... kid...

– Allons, allons, Marjo, prenez le temps de reprendre vos esprits et de sécher vos larmes, inspirai-je, d'une voix attentionnée, respirez lentement, je vais vous aider à vous lever, ensuite vous m'expliquerez, calmement, ce qui s'est passé.

– Non, non, réfuta-t-elle, en se redressant brusquement. Cet homme a kid... kinde...

– Kinde ! kinder ou kindle, que tentes-tu me dire ? Kinder quoi, surprise ? kindle Ebook ? Plaisantai-je, pour détendre l'atmosphère. C'est des produits très rares sur le marché, au 23^e siècle, tu as des désirs de luxe.

– Aubeline ! S'offusqua-t-elle. L'heure est trop grave pour faire de l'humour noir. Il faut réagir rapidement, si nous voulons avoir une chance de le retrouver.

– Retrouver qui Marjorie ? M'enquis-je, le front plissé d'incompréhension.

– Katel, répondit-elle, les yeux ouverts de frayeur. Son grand-père, du moins celui qui s'est fait passer pour lui, il y a un an, vient de le kidnapper. Je suis désolée, je n'ai rien intenté, pour l'en empêcher, j'étais tétanisée. Je suis impardonnable, sanglota celle-ci, d'un air désespéré. »

Tel un arbre, dont le tronc se divise sous l'impact de la foudre, cette annonce me déchira du crâne aux orteils. Subitement, mes lèvres tremblèrent d'anxiété. Marjorie s'en aperçut et reprit immédiatement ses esprits. Elle m'épaula et me soutint jusqu'au mur de l'hôtel, contre lequel j'abandonnai mon corps qui se vidait de son énergie.

– « Oh non ! Non ! Paniquai-je, les yeux ouverts de frayeur et la

conscience rongée de culpabilités. Pourquoi maintenant ? Qu'est-ce que j'ai... C'était bien trop beau toutes les suggestions de cet homme, j'aurai dû m'en douter et m'en méfier. Dans la vie, rien n'est acquis d'avance ni définitivement. J'aurai dû m'en souvenir. Par où sont-ils partis ?

— Ils ont filé à gauche, dans un 4x4 noir flambant neuf, indiqua Marjorie, je n'ai rien pu faire et Philippe s'est absenté pour affaire.

— OMD ! Qu'allons-nous faire ? M'affolai-je, en scrutant chaque mètre carré de part et d'autre de la rue, jusqu'au bout de ses horizons. Qu'est-ce qui m'a pris de faire confiance, en ce parfait inconnu ? ... Il faut que je réfléchisse, il faut que je réfléchisse, et vite, répétais-je, en n'y repérant aucun véhicule noir, à la portée de mon champ de vision. Je vais lui envoyer un message électronique. »

À peine eus-je terminé ma phrase qu'une ambulance suivie d'un fourgon de police passa devant nous. Une angoisse intuitive s'empara de tout mon être. Les voluptueuses rives de ma cavité buccale s'ouvrirent de stupeur.

— « C'est pour eux ! M'exclamai-je. Je vais les suivre.

— Je crois que ton imagination te joue des tours, observa Marjorie. Et je t'en prie, depuis le temps que je te le dis, tu peux me tutoyer, ma grande. Le mieux serait d'alerter la police.

— Non, objectai-je, d'un ton catégorique. Surtout pas eux ! Fais-moi confiance, Marjo, ce n'est pas une bonne idée de les contacter. Prête-moi les clés de ta voiture. »

Sans hésitation, Marjorie me la remit. Je sautai dans sa petite familiale et suivis à distance, le trajet de l'ambulance, dont j'apercevais le gyrophare bleu, à quelques voitures de la mienne. Dans le carrefour du Boulevard de Sébastopol de la rue de Turbigo, une collision s'était produite entre un 4x4 noir et un autobus, à cause du verglas. « C'est eux ! C'est certain ! Songeai-je, toujours sous l'effet de mon sixième sens. » Je me garai en double file et accourus sur le lieu qui était assidûment surveillé, par les forces de l'ordre, en y interdisant l'accès au-delà du périmètre de sécurité qu'ils finissaient d'installer.

— « Mon fils est dans la voiture noire, Monsieur, informai-je, à l'un d'entre eux, pour obtenir un droit de passage.

— C'est la mère du petit ! Certifia-t-il, à ses collègues, en me laissant étrangement passer, sans contrôler ma puce,* dont le dysfonctionnement les aurait alertés. Allez-y, Madame, rejoignez votre fils. »

Quelle chance ! Pensai-je, à cet instant. Aucun contrôle de ma puce,* c'est inouï ! Le Professeur DUCHEMAN et ses acolytes semblaient être gravement atteints. Les médecins s'affairaient autour d'eux principalement. « Ce n'est pas aujourd'hui que j'obtiendrais des réponses sur les

mystères de mon existence, songeai-je, le cœur meurtri. » Une infirmière relatait sur son rapport, l'impossibilité d'une auscultation précise, à cause du xéro derma pigmentosum de son jeune patient et l'absence de blessures externes, même superficielles, de celui-ci. Il semblerait que mon p'tit loup avait courageusement conservé son sang-froid, pour répondre aux questions de l'officier, chargé de l'enquête et du médecin du Samu de Paris. Mais elle y mentionna également son refus de se faire ausculter au-delà de son enveloppe charnelle,* même dans l'obscurité provisoirement agencée de leur ambulance. Il avait sautillé dans tous les sens, afin de prouver sa bonne santé et justifia sa désapprobation en révélant, son extrême sensibilité dermique, liée à la phase terminale de sa pathologie. Le médecin avait constaté la présence de son enveloppe charnelle* qui protégeait sa peau et crédita ses avances aveuglément. Lorsque celui-ci et l'officier m'interrogèrent, afin d'expliquer la présence de mon fils, dans le tout terrain, et n'ayant guère le choix d'une explication plausible ni le temps d'en inventer une, ma déposition reposa sur cette situation banale et mensongère, d'un grand-père qui était venu chercher son petit-fils, pour passer quelques jours de vacances. Ensuite, ce fut des questions de contrôle, pour confirmer la maladie du soleil qui indisposait mon p'tit loup. Assorti de cette audition et avec l'accord du médecin qui nous délivra une ordonnance préventive et les coordonnées des urgences les plus proches, en cas de petites complications, un second officier nous raccompagna à notre voiture. Bizarrement et pour la seconde fois, aucun d'entre eux ne procéda au contrôle de nos puces,* du moins celles que l'on était censée avoir. Consciente de ne plus pouvoir conserver mon secret, je pris soin d'expliquer brièvement à Katel, la piste que j'avais découverte à propos de son origine potentielle et du danger de séparation que nous encourrions, à tout instant. D'un commun accord, nous décidâmes de quitter l'hôtel et de nous trouver un lieu sécurisé, pour redémarrer une existence plus discrète. Le soir même, nous préparâmes nos valises et sacs. Par principe de précaution, nous omîmes volontairement d'en avertir Philippe et Marjorie lesquels nous avaient soutenus chaleureusement, dès notre retour du carrefour. Parés pour notre nouvelle fuite, nous nous endormîmes dans l'angoisse de notre lendemain. Néanmoins, la seconde partie de la nuit m'entraîna dans la béatitude de notre ultime vœu de l'an passé, d'être à nouveau réunis, Loïc, Manou, mon fils et moi.

À notre grande surprise, au petit matin, des effluves embaumaient notre chambre.

— « Justin est passé par là, observa mon gamin, d'un œil scrutateur. C'est tout de même surprenant qu'il réapparaisse, qu'au bout de

deux ans.

– Je l’ignore, mais vu ce qui s’est passé hier, n’aggravons pas notre situation, en restant traîner une minute de plus par ici, conseillai-je. »

Dans le stress, nous projetâmes un départ, avant l’arrivée de la femme de chambre qui se serait certainement aperçue que les odeurs n’incombaient pas à l’hôtel, sans pour autant en découvrir la source, une fois de plus. L’incident de la veille hantait encore mes pensées, cependant, l’heure était à la fuite. Astucieusement, je rassemblais mes affaires et les glissais dans mes valises. Katel enfila sa casquette rouge et mit ses lunettes solaires noires. Puis, nous sortîmes de la pièce pour prendre l’ascenseur. Dans le hall d’accueil, le maître d’hôtel semblait préoccupé. À notre vue, il édifia son ravissement amical, sur les berges de sa bouche.

– « Oh, c’est vous ! Vous êtes très matinale. Avez-vous bien dormi ? Consulta-t-il, d’une voix joviale. Et toi, jeune homme, tu m’as l’air en forme !

– Oui, nous avons passé une nuit exceptionnelle, répondis-je, d’un ton précipité. Tenez ! Je vous confie notre clé magnétique et vous règle le montant mensuel de notre location.

– Vous nous quittez ! S’exclama-t-il, le front plissé d’interrogation et d’incertitude. Mais vous êtes un peu tôt pour vous en aller, vous n’avez pas pris votre petit-déjeuner, observa-t-il, d’un air embarrassé. À moins que vous ayez changé d’avis sur la formule. Si c’est le cas, j’ai encore le temps de la modifier et d’en informer à mes employés. Ils vous le serviront rapidement dans la salle.

– Ne vous donnez pas autant de peine Philippe, une urgence nous oblige à partir, dans l’immédiat, justifiai-je, en empoignant nos bagages et en nous dirigeant vers la sortie. Je vous expliquerai tout à notre retour.

– Encore mille excuses pour le petit désagrément d’hier ! J’en suis profondément encore confus, déclina-t-il, d’une intonation teintée de contrariétés. Ma femme en est, également et encore, profondément retournée. Et bonnes vacances ! Il s’agit bien de vacances ?

– Dites-lui de ne plus s’inquiéter pour nous, tout ira pour le mieux maintenant, ajoutai-je, au seuil de la porte. À bientôt ! »

De crainte d’endosser l’accusation d’être les auteurs de ces émanations nauséabondes, nous nous éloignâmes de son hôtel et de cet arrondissement, à vive allure. Mes malheurs successifs me tourmentaient toujours et, malgré mon hésitation de la veille, je décidai de contacter ma cousine, Caroline, pour nous assurer un bon refuge, en attendant d’être en sécurité de toute recherche probable, du Professeur DUCHEMAN,

bien que j'aurais bien aimé que ce fût une action de mon Loïc. Je me rappelai qu'à son arrivée à Paris, elle logeait dans un petit studio, près de la tour de Montparnasse. Ignorant ce qu'elle était devenue, depuis mon enfance, nous nous rendîmes dans le labyrinthe du métro, pour gagner ce quartier, par la ligne 4. Justin nous suivait toujours. Je le reconnus à la persistance de son effluve, partout où nous allions. Malgré mon scepticisme qui était réapparu à ma vision des photos que m'avait fournies le professeur DUCHEMAN, lorsque je pris connaissance de « l'homme chlorophylle », je finis par accorder du crédit à Katel, sous l'influence de mes pensées qui me rappelaient, à chaque moment de doutes, le conseil de Manou, à propos de la confiance à accorder à mon fils, en n'importe quelles circonstances. Même sans sa présence, ma mamounette exerçait un impact positif, sur ma conviction de l'existence de cet être imaginaire et sur bien d'autres choix qui s'imposaient, dans ma vie. Ses dernières paroles me hantaient à chacune de ses apparitions, dans ma conscience. À cause de l'émanation pestilentielle, les gens fuyaient notre compartiment qui ne comptait plus que nous et une vieille dame en état de somnolence, assise à l'autre bout.

– « Si ça continu, il n'y aura plus personne, à par nous, dans le train, critiquai-je, d'une voix teintée d'indignation.

– Maman !!! Récrimina mon garçon, d'un air mécontent. Si Justin est là, c'est qu'il s'inquiète pour nous. »

À peine eut-il plaidé la cause de son ami qu'il hurla d'un ton alerte :

– « Attention, il y a quelqu'un derrière toi, Justin ! »

Entre Sainte Placide et Montparnasse Bienvenu, mon chérubin me décrivit une action de Justin qui voulait nous protéger d'une attaque orchestrée, dont il m'était impossible d'assister en direct. Apparemment, quelqu'un était monté dans le métro, en déplacement, sans que je m'en aperçusse, et en une fraction de seconde, Justin l'avait éjecté de notre wagon, de toutes ses forces naturelles.

– « Tu vois que sa présence nous est indispensable, nota mon fils, les nébulosités de ses iris bleus, enflées de reproches. »

« N'importe quoi ce gamin ! Rêvassai-je, d'un air confiant et convaincu de la promesse de Cristallin, au sujet de la fin de mes cauchemars personifiés. » Soudain, mes projecteurs oculaires s'illuminèrent de frayeur et mon cœur se remplit d'appréhension. « OMD ! Qu'est-ce que... c'est quoi cette... cette..., tétanisai-je, en constatant le début de nouvelles péripéties. » Une porte à cauchemars s'était refermée, il y a deux ans et une autre venait de s'ouvrir, à cet instant. « Qu'allons-nous faire ? ... Qu'allons-nous devenir ? ... Allons-nous, enfin, pouvoir vivre

en paix ? Méditai-je, le visage rembruni d'angoisse. » Une mallette administrative était étalée par terre, alors qu'il n'y était pas, à la minute précédente et qu'il n'y avait aucune station, entre celle que nous venions de quitter et celle où nous nous dirigeons. Personne ne circulait dans le couloir. Et les rares passagers assis ne s'aperçurent de rien. Cette fois, j'eus une preuve de ce que Katel m'avancait. Un frisson parcourut l'intégralité de mon corps. Tout à coup, un mystérieux flux lumineux vert s'échappa de mon sac à main, par la mince ouverture de la glissière mal refermée. Je tirai délicatement sur la fermeture éclair et entrouvris, prudemment, mon sac. Le tube que j'avais trouvé, sur le banc du Jardin de l'État, le soir de mon rendez-vous, avec ce mystérieux individu, scintillait de mille ardeurs. Dès que je l'eus extrait du sac, un son s'en extirpa, simultanément à l'apparition d'une image virtuelle, du visage de cet homme.

— « Aubeline ! Dasclélios ! Interpella-t-il, d'une phonation solennelle, je suis profondément peiné d'avoir dû vous mentir, pour vous faire partir de l'île. Sachez que j'aurais préféré être à vos côtés, pour affronter ce qui vous attend. Mais ma fuite s'avérait vitale. L'enfant n'est pas prêt. Malheureusement, il le sera du jour où vous aurez tout découvert et entièrement compris. Et au risque de vous décevoir, ce jour n'est pas proche. Je tâcherai de faire tout ce qui est en mon pouvoir, pour vous contacter, si jamais, vous courrez à votre perte, à cause d'une dangereuse et fausse piste, au cours de votre recherche. Je vous souhaite un bon voyage. »

C'était Cristallin. Fustigés par son message, Katel et moi soutenîmes nos regards, dans la stupéfaction, les pupilles fixées en dualité, d'un face à face interrogateur. Cette annonce dont la date de création semblait correspondre à notre départ de l'île de la Réunion et qui était conçue, pour notre arrivée en métropole, ainsi que l'apparition spontanée de la mallette professionnelle répondaient à ma question d'aujourd'hui, de pouvoir vivre en paix. L'inconnu nous offrait à nouveau les méandres de sa destinée, avec les difficultés et les souffrances qui en découleraient. Telle fut la réponse de notre étoile, dans notre vie, à cet instant précis. C'est ainsi qu'au 23 janvier 2241, le jour de mes vingt-quatre ans, cet ultime espoir de voir, enfin, mon ultime vœu se produire sous mes yeux se dissipa au fin fond de mon cœur, meurtri de chagrins, à l'idée même de revivre des cauchemars personnifiés. Au même moment, les rames du métro s'arrêtèrent brusquement, à Montparnasse Bienvenue, à mon insu. Des échos de l'annonce ambiguë et subtile du message de Cristallin retentissaient dans ma tête. « L'enfant n'est pas prêt ! L'enfant n'est pas prêt ! ... Oh non ! Qui est ce fameux Cristallin ? Pourquoi me hante-t-il

encore aujourd'hui et pourquoi insiste-t-il dans cette voie ? ... Je ne connais même pas son nom de famille ! ... Même Loïc ne s'en est pas soucié, c'est bizarre, voire inquiétant... L'enfant n'est pas prêt... que cherche-t-il à me dire ? Pourquoi ne me donne-t-il pas de signe de vie, depuis le temps que nous galérons ? Cogitai-je, le front plissé d'étonnement... Non, ce n'est pas le moment de sombrer dans la psychose de ce message ni de ce nouveau fait. Je dois me reprendre. » Le visage marqué d'inquiétude, je pointai mon attention, sur ce porte-documents. Je tentai assidûment de retenir mon scepticisme qui réveillait mes doutes, chaque fois que je vivais une situation irrationnelle. « Comment cette mallette a pu atterrir, dans notre compartiment ? ... Dois-je vraiment accréditer le scénario justificatif de mon chérubin ? Pensai-je, toujours d'un air soucieux... mais alors... quel est le lien entre tout ça et ce généticien ? » Les idées se bouscuaient dans ma tête et me poussaient à la confusion. Au-delà de mes espérances, les événements fantasmagoriques de mon existence se défilèrent, dans mes pensées, jusqu'à la dernière recommandation de Manou, à la veille de notre départ de l'île de la Réunion. « Surtout, accorde ta confiance à Sami, même à travers ses facéties de fées et de fantasmagories, ne doute jamais de ses paroles, vibra à nouveau sa voix, du fond de ma mémoire. »

– « Maman ! S'écria Katel, les prunelles béantes de panique, il faut descendre, on va louper notre station !

– Oui, oui, allons-y, mon cœur, observai-je, d'un ton précipité, en entendant la sonnerie annonçant la fermeture des portes de la rame de métro et le message de départ d'une hôtesse. »

Arrachée de la tourmente par son appel, j'endossai notre sac, saisis notre valise d'une main, lui tendis l'autre et nous extirpâmes de justesse, de notre rame qui s'était attardée pour cause d'une arrestation musclée et rapide d'un individu.

Chap. II

Providence Familiale.

Angoissée à nouveau par mes songes, je tentai de me divertir en admirant le paysage autour de moi. Des frissons parcoururent chaque centimètre de ma peau frigorifiée. Nous nous dirigeâmes vers le hall de la gare de Montparnasse, à la recherche d'un point phone. Nous en fîmes le tour et nous accordâmes une parenthèse, pour nous émerveiller devant les attractions commerciales, de l'enceinte ferroviaire. Mais ce bonheur s'écourtait, chaque fois que nous croisions des individus, plus ou moins marginaux. Ceux-ci ravivaient ma frayeur des événements qui s'étaient récemment déroulés, en partant du Professeur DUCHEMAN, à cette apparition dans le métro. Une foule immense de voyageurs comblait le terminal des grandes lignes. Des CRS et des militaires, fringués de leur tenue de fonction respective, se mêlaient aux gens, comme s'ils eussent été sous l'assignation d'un plan Vigipirate. Soudain, deux agents de la Compagnie Républicaine de sécurité m'interpellèrent :

– « Mademoiselle DELPHES ! Mademoiselle DELPHES, arrêtez-vous ! Mademoiselle DELPHES, je vous en prie, arrêtez-vous !

– Comment connaissent-ils notre nom ? Concertai-je, avec Katel, les yeux embrasés de panique.

– Je n'en sais rien, affirma celui-ci, d'un ton suspicieux. Nous sommes peut-être encore recherchés, pour les faits d'incendie commis, à l'île de la Réunion.

– C'est bizarre ! J'ai été reconnue non coupable lors du jugement, cette affaire doit être résolue ou close depuis le temps, donc cela me

semble peu probable. Peux-tu sonder leurs pensées ? Réclamai-je, d'une voix et d'un pas précipité.

— Je n'y parviens pas, man ! Avisa-t-il, d'un air embarrassé. J'en ignore encore les raisons.

— Alors, il faut les semer, persuadai-je, en me lançant à vive allure vers la sortie. Nous ne sommes pas non plus à l'abri d'un contrôle de nos puces* ou d'un détecteur de puces.* Mets tes lunettes solaires et suis-moi, mon cœur ! »

Cette idée me terrorisa au point de ne plus sentir le poids de nos bagages, dans notre course effrénée, pour fuir les brigadiers qui nous pourchassaient. À la sortie de la gare, je constatai l'abandon de ces derniers. Essoufflée, je respirai profondément, les persiennes visuelles fermées et l'esprit libéré de toutes formes d'angoisse. En vérité, accidentellement et à notre insu, mon agenda porte-papiers était tombé de mon sac et ces deux CRS qui avaient assisté à la scène souhaitaient nous le remettre, après avoir lu mon nom à l'intérieur. Mais, dans l'éventualité de nouvelles preuves dans les dossiers des incendies, à l'île de la Réunion, la probabilité d'un avis de recherche, à cause de notre fuite, lequel aurait été promulgué par une commission rogatoire du juge d'instruction chargé d'une nouvelle enquête sur les incendies, provoqués mystérieusement par Katel, avait ranimé nos vieilles peurs et souffrances, de cette terrifiante expérience. Haletés, nos corps réclamèrent du repos et nos regards se posèrent sur la tour imposante, de cet arrondissement. Le froid polaire me rappela qu'il fallait prévoir un toit pour dormir, avant la tombée de la nuit, même s'il devait s'avérer provisoire. Mon intention de joindre ma cousine, Caroline, ressurgit, toujours avec une appréhension d'être rejetée. Quelques cabines téléphoniques s'alignaient le long du trottoir. Elles étaient toutes occupées. Au coin de la tour, j'en aperçus des vacantes. D'un pas précipité, nous réquisitionnâmes la première. Je composais son numéro qui datait de son arrivée en France, sans conviction de l'obtenir en ligne. Cinq sonneries résonnèrent... « Personne au bout du fil ! Constatai-je, d'un air déçu, et de même, en écoutant la sixième et les suivantes... « Allez !!! Réponds-moi ! ... Répondez ! S'il vous plaît ! ... Ça y est, quelqu'un décroche ! ... Oh, non, une boîte vocale. » Apparemment, elle avait quitté son studio. Son numéro me renvoya vers un autre que je m'empressais de composer. Dès qu'elle décrocha, je la distinguai clairement à sa voix qui était toujours la même, ainsi que son attitude. « Va-t-elle me reconnaître également ? » Me demandai-je, avant de m'en assurer.

— « Salut, Caro ! Devine qui t'appelle en cette si belle journée ? »

Une fraction de seconde s'écoula dans le silence. Face à ses difficultés de m'identifier, je coupai court au suspense.

– « C'est Christine ! Ta cousine ! M'enthousiasmai-je, d'un timbre excité et suivi d'un éclat de rire spontané et nerveux.

– Ce n'est pas possible ! Depuis le temps que je suis sans nouvelle, même avec un indice, je ne t'aurai jamais reconnue ! Que deviens-tu ? Quêta Caroline, d'une intonation enchantée.

– Je suis en France depuis... hésitai-je, entre l'alternative de lui confier les faits authentiques ou de les transformer en partie, afin de la protéger du Professeur DUCHEMAN... depuis 48 heures, plus exactement, à Paris avec mon fils, relatai-je, d'un timbre épuisé. »

Je n'osai pas également lui avouer qu'en vérité, un an s'était écoulé, depuis notre arrivée dans la capitale, de peur de la décevoir, dès nos premiers échanges qui semblaient prendre la voie d'une amélioration relationnelle familiale.

– « Ton fils ! Depuis quand as-tu un fils ? Je n'ai jamais eu connaissance de ta grossesse cachottière ! S'étonna-t-elle, d'une inflexion teintée de reproches.

– Je le sais, je m'en excuse, même ma mère n'est pas au courant, avouai-je, l'expression profondément sincère.

– Eh bien ! C'est du beau ! Une grossesse est un évènement exceptionnel tout de même. À ta place, je l'aurais partagée avec la Terre entière, confia Caroline, d'un ton accusateur. As-tu au moins songé à me rendre visite, avant d'implorer mon pardon ?

– Non, mais, en fait, c'est un peu, même entièrement, la raison de mon appel, avouai-je, d'une tonalité empreinte d'embarras. »

Sur cette introduction, je lui énumérai mes péripéties, sans faire allusion aux paranormales de la situation, surtout au surréalisme qui découlait de la nature inhumaine de Katel et des poursuites du Professeur DUCHEMAN. Par contre, je lui précisai l'aspect et les causes de mon état de fugitive judiciaire, en France, ainsi que la maladie, dont mon bambin était censé souffrir. Succinctement, je lui sollicitai une aide. À savoir si elle avait des possibilités de me trouver un refuge qui ne la mettrait pas en porte à faux, au cas d'un éventuel avis de recherche, lequel pourrait se solder par notre arrestation. D'emblée, cette même appréhension d'une réponse négative, étant donnée la déficience de nos rapports familiaux et amicaux, me figea, à nouveau, dans l'angoisse.

– « Écoute, dans deux jours, j'ai une amie qui doit s'absenter pendant deux ans, pour un voyage d'affaires. Elle est propriétaire de son appartement. Je vais voir ce que je peux faire de ce côté-là, pour vous, proposa-t-elle, d'une voix attentionnée. Sinon, j'en parlerai à Marc, mon

mari, qui trouvera, sûrement, une solution, à tes petits ennuis. D'où est-ce que vous m'appellez ? »

À ma grande surprise, elle se sentait concernée par nos difficultés. Debout depuis une bonne dizaine de minutes, le froid avait pénétré, dans les fibres de mon manteau et s'attaquait à ceux de mes vêtements, avant d'envahir mon corps. Mes doigts étaient gelés et statufiés sur le combiné, malgré le changement de mains que j'opérai, toutes les deux ou trois minutes, le temps de réchauffer l'autre, tout au fond de l'une de mes poches. Katel résistait toujours, aussi efficacement, au climat hivernal que celui durant nos premières errances, dans les rues glaciales parisiennes, en date de notre véritable arrivée.

– « D'où est-ce que vous m'appellez ? »

– Nous sommes complètement gelés, dans un point phone, près de la tour Montparnasse, indiquai-je, en claquant des dents.

– Alors, ne bougez pas tous les deux, je vais venir rapidement vous chercher. Vos tribulations seront résolues, pour ce soir et tu feras la connaissance de Marc qui saura y mettre un terme, pendant que moi, je profiterais de mon petit cousin, suggéra-t-elle, d'une intonation chaleureuse. »

Propriétaire d'une magnifique villa, doté d'un grand jardin arboré, Caroline habitait l'unique quartier résidentiel de la ville de Dreux, Les Colombes. Renommé depuis dix ans, le quartier des Colombes était construit sur celui du Bois Sabot, où la vétusté des grandes cités avait conduit la ville, à un réaménagement du paysage et à un relogement des citadins précédents, dans d'autres secteurs et zones à loyers modérés, afin de satisfaire ses citoyens fortunés, allant des millionnaires aux milliardaires. Ces derniers demeuraient cependant, une population minoritaire, quasiment en voie de disparition. Son coin symbolisait la richesse et l'élégance de la bourgeoisie, par la beauté des quelques maisons, datant du début du XXIIe siècle et d'une technologie écologique, répondant aux normes d'une majorité de cataclysmes, ainsi que par la tranquillité qui y régnait. Toutes ces grandes et somptueuses villas étaient équipées d'un système de sécurité, d'une technologie la plus performante du siècle, relié directement à la centrale de Police et à celle de la gendarmerie du département. Des différences sociales et économiques flagrantes qui s'affichaient entre son quartier et les autres marquaient une frontière entre l'univers doré des gens fortunés et l'insalubrité abominable de celui des démunis. Caroline avait épousé un chef chirurgien renommé, le professeur et cardiologue Marc DANTEC qui exerçait dans le plus grand centre hospitalier de la région. Suite aux succès financiers des placements en bourse, de son mari, elle avait abandonné son salon

d'esthéticienne et choisi de rester à la maison, pour profiter d'une vie sereine et fonder une famille.

À la suite de mon coup de fil, elle sauta dans sa belle et luxueuse berline, équipée d'un moteur hybride et vint nous chercher, près de la Tour de Montparnasse. Heureuse de m'avoir retrouvée, elle nous invita à prendre un verre, dans un café de la gare. Puis, dans l'enchaînement de nos conviviales discussions qui remémoraient nos souvenirs du passé, elle m'invita à choisir un arrondissement de Paris, que je souhaitais visiter. Étrangement, les images des quartiers sombres et insalubres de mon île traversèrent mes pensées. De ce fait, je choisis les coulisses cachées de notre capitale, en lui faisant part de ce qui m'amenait à ce choix. Sans en démordre, elle ne semblait pas surprise, mais au contraire, bien informée de ces lieux macabres et dangereux. Aussi, elle me mit en garde contre la possibilité, d'en être profondément choquée, surtout Katel, par rapport à son jeune âge et me conseilla de l'en protéger en le laissant dans la voiture. Je savais que mon p'tit loup était en mesure de supporter de pires visions, mais pour être crédibles à ses yeux, il nous fallait jouer le jeu classique d'une famille monoparentale responsable, respectable et respectueuse. C'est alors qu'elle nous expliqua la situation, avant même que l'on arrivât sur ces lieux, particulièrement cachés des touristes et de certains riverains. Elle tenait ces renseignements de son mari. La pollution massive des derniers siècles n'avait pas chamboulé uniquement le climat, mais également nos codes génétiques et ceux de tout être vivant, sur la planète. Le résultat global était consternant et déshumanisant. Les barrières de fécondité et de fécondation entre espèces n'existaient plus. Des difformités humaines étaient issues des accouplements entre l'homme et l'animal et se cachaient dans les catacombes de Paris, à l'abri de tous les regards, depuis un siècle déjà. Leur nombre n'avait fait que croître parallèlement aux nombres de lois qui s'étaient insurgées, à l'éradication de la zoophilie, au fil des années, sans atteindre leur but, parce que l'on avait négligé de les étendre à la mondialité, ainsi que de changer les mœurs, les clichés qui détruisaient psychologiquement une catégorie de la population par rapport à d'autres, dont les critères reposaient sur des idéologies phobiques, racistes et discriminantes, et des orientations politiques, d'un capitalisme intégriste intégral dévastateur. Sans omettre les phénomènes de mode des enfants de famille bourgeoise, lesquels en faisaient un culte sexuel de luxe, à force de vouloir pousser toujours plus loin, les barrières des interdits et des défis, mais aussi liés aux retombées du vécu de leur parent et à cause du laxisme global d'ordre éducatif, des dérives de mégalomanes au pouvoir ou au sommet des postes clés, stratégiques et décisionnels, dans le

secteur économique, social et politique. À l'opposé s'élargissait le cercle des adeptes miséreux qui agissaient par folies contractées ou innées, ou par manque d'éducation et de repères. Ces pratiques courantes se retrouvaient aussi dans certaines sectes, dont le contrôle et les investigations contre leur mouvement se soldaient toujours par des échecs. On avait négligé le principe humaniste de hisser le peuple au rang des élites, ne serait-ce qu'au plus près, mais plutôt encouragé les contraires, la division, l'obscurantisme et la misère, au profit d'une minorité qui se considérait comme les maîtres du monde. Les pauvres étaient amenés au niveau des pâquerettes, voire au ras du sol et même plus bas, quel que soit leur quotient intellectuel et leur unique ou multiple intelligence selon les théories de Gardner. La richesse de leurs capacités hors-normes était passible d'une mise à mort légale et illégale. Pour appartenir à la classe supérieure, elle se devait être multiple également, en plus de posséder des capitaux mobiliers, immobiliers et bancaires. D'ailleurs, depuis le XX^e siècle, des familles entières s'adonnaient à ces actes immondes, sans que cela ne heurte véritablement l'opinion publique, au-delà des quelques lois pénales et des interdictions de les commettre, lesquelles ne retenaient pas les criminels sexuels pour autant. La majorité des civils étaient bien plus assidus aux cultes de l'argent, l'individualisme, de l'indifférence et de l'égoïsme ou aux cultes de la manipulation destructrice qui faisait de plus en plus d'adeptes, dans la course à la réussite, au capitalisme intégriste intégral, à l'instauration de l'obscurantisme et au machisme destructeur, lequel soulevait une défense féministe, plus ou moins agressive et hard, jusqu'à en arriver à des enjeux de violences relationnelles de masse, souvent mortels. Surtout lorsque d'autres facteurs aggravants, comme la concurrence déloyale, dans tous les secteurs d'activités et d'inactivités, et comme la défaillance du système de solidarité et de fraternité, étaient présents. Ces réalités et images horribles orientèrent mes songes, vers celles que j'ignorai de mon île, pour faute de n'avoir pu les constater personnellement, puis me tétanisèrent. Ces êtres s'apparentaient aux statues de gargouilles de Notre Dame de Paris et à ceux qui ornaient nos autres grandes cathédrales du Moyen âge au XVIII^e siècles, du moins celles qui avaient survécu, aux attentats et à l'invasion des guerres civiles républicaines, sans oublier celles de source religieuse, durant le XX^e siècle. « OMD ! Soupirai-je, ce sont d'horribles gargouilles et monstres fantasmagoriques. Les légendes historiques religieuses des enfers sont maintenant ou de nouveau une terrible réalité. Quelle atrocité ! Que sommes-nous devenus ? Comment a-t-on pu perdre, à ce point, nos valeurs humaines, oublier ou délaisser l'éthique humaine et le respect de nos philosophies et éthiques du vivant

et de la nature ? Comment a-t-on pu se perdre, à ce point et enfreindre à nos devoirs d'humaniste ? Qu'avons-nous fait à nos semblables ? » De terribles émotions et angoisses m'accablaient. Sans me faire prier, je suggérai à Caroline de quitter, rapidement, ces lieux insalubres, infectés par la totalité des formes de virus et contaminés par l'intégralité des maladies. « Bien, quoi que j'en pense, je ne pourrais rien y changer et je n'en suis ni la cause directe ni responsable, songeai-je. Tournons la page, pour aujourd'hui. » Afin de détendre l'atmosphère et nous faire oublier ces terribles quartiers, Caroline relança la conversation, sur mon fils. Aussitôt, je profitai du trajet nous séparant de sa demeure, pour lui expliquer les contraintes liées à la maladie du soleil et insistai sur l'autonomie de Katel, à les gérer, dans l'objectif de détourner toute probabilité d'une découverte de notre subterfuge identitaire. Celle-ci me promit de faire le nécessaire, pour s'en accommoder et respecter sa maturité, à assumer son handicap. Au bout d'une heure de route, elle nous accueillit dans le confort de sa demeure. Mon gamin enleva sa casquette et ses lunettes, dès qu'il y pénétra et nous suivit, timidement, vers la salle commune. Il inspectait autour de lui, sans omettre le moindre détail. Caroline nous y installa et nous proposa une collation. Assise dans son magnifique séjour, autour d'une chaude tasse de thé des Indes et de succulents petits gâteaux faits maison, je la remerciai, avec sincérité.

– « C'est très gentil de nous recevoir, dans ta maison, sachant les risques auxquels tu t'exposes d'accueillir des fugitifs.

– Oh ! Tu sais des risques, je n'en ai pas pris ni vécus beaucoup, dans ma vie, alors, pour une fois qu'il y en a un qui se présente et qui de plus concerne ma famille, je ne vais pas les laisser passer, ils mettront du piment, dans ma triste et ennuyeuse existence, conçut Caroline, les yeux pétillants de loyauté. En plus, ça te laissera du temps, pour en mettre dans la tienne aussi. Entre nous, je l'avoue, c'est principalement excitant. »

Pendant qu'elle se justifiait, son attention se braquait vers Katel et son visage s'illuminait de bienveillance, à chaque geste et sourire qu'il produisait.

– « Qu'est-ce qu'il est beau, charmant et surtout plaisant à regarder ton fils ! S'extasia celle-ci. Et qu'est-ce qu'il est sage ! Ajouta-t-elle, d'une voix épanouie.

– Pour ton information, si tu recherches un quotidien comblé d'exaltation, avec mon chérubin, tu seras servie, il s'amuse, en longueur de journée, à faire des scénarios époustouflants, avec un copain fictif qu'il appelle Justin, prévins-je, dans l'éventualité où elle le surprendrait à parader tout seul. »

Dans la seconde qui suivit, ma pensée me ramena à Justin. Mon flair me prouva son absence. « Il a dû prendre congé de nous à la gare, à mon insu ! » Caroline me servit un autre thé, sans réaliser mon égarement. Une goutte fumante de la théière s'écrasa sur ma main.

— « Oh pardon ! S'excusa-t-elle, je ne t'ai pas brûlée, j'espère.

— Non, ça ira, rassurai-je, en saisissant ma serviette de table, pour essuyer la gouttelette qui s'étalait sur le dos de ma main, en répandant son subtil parfum des théiers d'orient. À propos, repris-je, d'un ton inquiet, j'ai omis de t'informer d'un détail de notre existence. Notre fuite nous a contraints à changer d'identité. Moi, je m'appelle Aubeline DELPHES et pour Katel, en réalité, c'est Sami BOYER.

— Eh bien ! Votre situation est encore plus rocambolesque et palpitante que celle que je m'étais imaginée, je m'y conformerais dès ce soir, lorsque je vous présenterai à Marc, nos relations seront d'autant plus sécurisées et agréables, si nous évitons les confusions des prénoms et des noms, préconisa-t-elle, d'un air diligent. Alors, si j'ai bien retenu, toi tu es Aubeline DELPHES et ton fils, Katel DELPHES.

— Exactement, Christine et Samuel BOYER n'existent plus nulle part, confirmai-je. Du moins leurs anciennes vie et identité.

— C'est tout de même incroyable, insista-t-elle, les prunelles illuminées de curiosité... »

Nous discutâmes jusqu'à l'heure du déjeuner qu'avaient préparé ses domestiques. Dans l'après-midi, elle nous fit la visite intérieure et extérieure de sa spacieuse et luxueuse villa. En fin de journée, nous rencontrâmes son mari, un bel homme très prévenant et d'un charme raffiné. Il avait une classe qui reflétait l'état d'esprit d'un homme, très ouvert, instruit et intelligent. Il était grand, brun et plutôt svelte. Ses iris bleu gris et ses cheveux partiellement grisonnants dessinaient une certaine maturité, sur son visage. Très affectueux, il comblait Caroline d'attentions et lui apportait beaucoup de soutiens psychologiques et physiques, dans sa vie de femme libérée, pour les tâches et la gestion de la maison. Son amour se traduisait par des attitudes quotidiennes charmantes, galantes et des cadeaux princiers de valeurs exorbitantes et d'une fantaisie aussi raffinée, que le collier qu'elle portait, quotidiennement, à son cou. Lorsque Caroline m'apprit qu'il était chirurgien, une brève frayeur dicta ma prudence, à quitter les lieux, rapidement. Mais mon intuition finit par m'orienter, vers l'intention d'affronter, tout simplement, les jours à venir, avec circonspection. Caroline n'avait pas changé de trait ni de caractère. Fluette, elle adoptait toujours la même coupe courte et blonde d'un mannequin de haute couture. Ses iris vert lagon qui étaient à l'origine marron provenaient des lentilles de contact qu'elle portait pour le

plaisir d'agrémenter sa beauté authentique et sublime. La soirée fut brève, cependant, marquée d'une ambiance familiale chaleureuse et reposante que procure la réciprocité de toutes bonnes retrouvailles viscérales.

Le lendemain, nous fîmes la connaissance de son amie Martine, dont la générosité était indiscutable. En confiance, elle mit son duplex à notre disposition, avant de nous quitter, pour prendre son vol, à l'aéroport de Charles de Gaulles. La décoration intérieure de son appartement exprimait sa conviction religieuse au bouddhisme. Ses goûts traduisaient finement son équilibre et sa personnalité de célibataire confirmée. « C'est la situation idéale pour se protéger, d'un probable avis de recherche, fantasmai-je, d'une expression envoûtée par les apparences mystiques de la pièce et dans l'ignorance du protocole de sécurité actuel, appliqué dans la majorité des départements de la métropole. Le logement se situe à peu de rues de chez Caroline, dans le quartier des Bâtes, si je ne me trompe pas. Moins chic... certes ! Mais, nous allons pouvoir nous rencontrer, discrètement et secrètement, la nuit, quitte à s'ignorer le jour... Malgré cela... Est-ce raisonnable ? Après tout, je n'ai aucune certitude sur la déconnexion de ma puce* ni sur l'abandon des traques du Professeur DUCHEMAN, s'il avait survécu à son accident et s'il s'avérait toujours d'actualité. Enfin, nous verrons bien, pensai-je, en achevant la visite de l'appartement. »

Finalement, dès notre installation, le premier soir, en aval de notre constat des lieux, la raison prôna sur mes envies d'escapades, lorsque j'aperçus la fiche des lois qui régissaient les villes de France, accrochée derrière la porte d'entrée, de l'appartement de Martine. Ce rapport relatait le couvre-feu imposé par l'État, dans certaines régions et villes, et contenait des options spécifiques, pour certains quartiers. À sa lecture, je fus transie d'une peur qui orienta ma décision de rester enfermés, de jours comme de nuits. À l'insu de Katel, je repris mes recherches sur les travaux de création de l'homme chlorophylle. Martine n'était pas équipée en informatique. Par contre, elle détenait une immense et riche bibliothèque d'archives de vieux magazines et journaux. Durant mes instants d'intimité, je les épluchais minutieusement une à une, en vain. Deux mois s'enfuirent, sans apparition ni de Justin ni de quelconques individus de mes anciens cauchemars. Ce qui nous apportait un peu de réconfort, dans la monotonie de notre existence. Avec le semblant de printemps qui se profilait, j'espérai pouvoir profiter d'un répit, de cette frayeur qui nous entretenait, dans le reclus. Mais l'angoisse d'être poursuivis et repérés, par les forces de l'ordre ou les collaborateurs du professeur, nous priva des journées ensoleillées du mois d'avril. Pourtant,

depuis les informations télévisées, dans le hall d'accueil de notre hôtel parisien, aucun écho des suites judiciaires, liées aux incendies déroulés sur l'île de la Réunion ni d'un mandat de recherches, à notre rencontre, ne nous parvint. Par contre, j'attendais patiemment le journal du soir, dans l'espoir d'entendre l'arrestation ou la fuite, vers l'étranger, du professeur. Mon isolement ne me permettait pas d'évaluer la situation du quartier, en pleine journée, ni de m'y intégrer. Cependant, la nuit dévoilait les facettes d'une violence juvénile et citadine que j'observais et entendais derrière les fenêtres, à peine ouvertes et souvent fermées, de peur de recevoir une balle perdue. Il ne se passait pas une soirée sans heurts ou sans sirènes de pompiers et de police. Puis un soir, avant le déluge de la fureur civile, nous décidâmes de franchir l'étape d'une transgression à la loi, en rompant avec notre vie de réclusionnaire. Au-delà de nos peurs et en dépit de mon espérance, nos premières escapades nocturnes se déroulaient sans incident, mais dans l'inquiétude permanente de la sortie suivante.

À partir de fin avril 2241, une échéance d'un mois m'assurant une marge plus confiante de sécurité, avant de mettre définitivement fin, à cette situation invivable me semblait indispensable. Les journaux télévisés et les quotidiens nationaux demeurèrent mes seuls alliés et repères, dans mon investigation. Je ne les manquai sous aucun prétexte. Pendant ce temps, ma cousine qui avait eu l'amabilité de nous ravitailler en vivres mena sa petite enquête, avec une discrétion subtile, par le biais des agents de postes de police et de gendarmerie de la ville et ceux des cités avoisinantes, en tenant quasiment les mêmes propos et techniques d'approches.

— « Bonjour, Monsieur l'Agent. Je m'appelle Caroline DANTEC. Je suis à la recherche de l'unique membre de ma famille qu'il me reste, pour une raison vitale et je pense que vous pourriez m'aider, affabulait-elle, d'un air affecté, à chacun des agents, dans les locaux des forces de l'ordre, lesquels ne manquaient pas de répondre à ses civilités. »

L'employé du commissariat où elle rentra en premier la salua, puis la fixa, d'un air suspicieux, avant d'interagir.

— « Allons, Madame DANTEC, donnez-moi l'envie de vous apporter une réponse adéquate, expliquez-vous davantage, s'enquit cet agent de police.

— Mon mari est un grand médecin, dans cette ville et je dois subir une greffe de moelle osseuse, par l'intervention de son équipe de service. Mais voilà, il se trouve que je suis incompatible, avec tous les donneurs actuels des deux dernières banques de données, des hôpitaux de France. Seul un membre de ma famille peut me venir en aide.

– Et qu'est-ce qui vous amène à dire que la police nationale peut vous aider à le retrouver ? Enquêta l'agent, le front plissé d'avidité.

– Ce qui m'amène à vous est que cette personne qui est ma cousine fait l'objet d'un avis de recherche nationale, lancé par le quai d'Orsay, à Paris, à la suite d'une affaire d'incendie qui a pris des allures de terrorisme, à l'île de la Réunion et je me disais que peut-être que vous l'aviez appréhendée depuis, justifia Caroline, d'une inflexion sincère, en avançant l'hypothèse que nous redoutions, pour éviter de soulever d'autres suspicions et sonder la véracité de cette probabilité.

– Donnez-moi le nom de cette personne, je vais faire une recherche, dans nos fichiers nationaux et je vous aviserai de ce qu'il en est, enfin, si cette affaire n'est pas classée, dans la confidentialité d'une autre enquête judiciaire, insinua l'agent.

– Merci, infiniment, Monsieur l'Agent. Il s'agit de Mad'moiselle Christine BOYER, présenta-t-elle, d'une intonation précipitée. »

L'agent s'éclipsa un quart d'heure, puis revint.

– « Je suis désolé de vous décevoir, mais, cette affaire a été en partie résolue et entièrement classée sans suite, par mes confrères de l'île de la Réunion, depuis un peu plus d'un an. Il semblerait que votre cousine ait été acquittée et blanchie, dans l'accusation qui était retenue contre elle, certifia-t-il. Alors, je vous conseille de vous rapprocher, plutôt, du côté de la mairie de la commune de sa résidence. Les employés des affaires sociales et civiles pourraient, peut-être, vous être d'un secours, sans faille, pour retrouver ses coordonnées. Certaines émissions télévisées ont résolu pas mal de disparitions également, notamment ceux qui remontent aux derniers grands cataclysmes. Mais entre-temps, ils ont élargi leur domaine, à tous les cas de disparitions. Vous pouvez aussi y tenter votre chance. Bon courage !

– Êtes-vous certain qu'aucun mandat n'ait pas été publié durant ces 12 derniers mois ? Insista Caroline, d'un ton maladroitement suspicieux.

– Plus que certain ! Si vous doutez de mes paroles, il ne tient qu'à vous, d'obtenir d'autres sources d'informations, à Paris ou sur cette île, déclara l'agent, d'un air vexé.

– Merci, Monsieur l'Agent, de votre grande amabilité et veuillez excuser mon insistance. Je serais brève pour clore cette conversation. Dites-moi, auprès de qui devrais-je solliciter cette requête ? Se renseigna-t-elle, avec diplomatie, en ayant réalisé son écart impulsif qui pouvait discréditer la sincérité de sa démarche.

– Après du juge d’instruction ou du substitut du procureur qui s’est chargé de cette affaire, révéla-t-il. Cependant, autant vous avertir que si vous empruntez cette voie, des preuves écrites et certifiées conformes de votre chirurgien qui devra justifier les raisons qui orientent votre demande vous seront réclamées. Et si, en plus, vous dites que le vôtre, c’est votre mari, vous n’aurez, sans doute, aucun problème pour les obtenir. Votre requête se présente sous un angle plus que positif, vous la retrouvez votre cousine.

– Bien, merci beaucoup, pour vos informations et votre assistance, gratia Caroline, sans perdre la face. Au revoir, Monsieur l’agent !

– Au revoir, Madame DANTEC, salua-t-il, d’une diction prévenante. Heureux de vous avoir satisfait. »

Sur cette première tentative infructueuse, elle quitta le poste et foula, d’un pas décidé, les bitumes et pavés de la ville, pour s’en remettre à la brigade de gendarmerie. Le brigadier qui l’accueillit imposa moins de réticence, à lui fournir des renseignements. Il faut dire qu’elle omit, volontairement, de mentionner nos liens de parenté, dans son nouveau et astucieux scénario d’investigation. Le militaire entra mes coordonnées, dans son pc, en sa présence et lui informa, avec franchise, les résultats de sa recherche.

– « Malheureusement, nous ne pouvons pas vous aider, Madame DANTEC, nous n’avons personne répondant à ce nom, dans aucun de nos registres locaux ni nationaux. Par contre, j’ai oublié de jeter un œil, dans le cahier des affaires générales. Donnez-moi quelques secondes et je vous en tiendrai informé.

– Allez-y, je vous en prie, conçut-elle, calmement.

– Désolé de vous décevoir une seconde fois, car, aucune demoiselle BOYER ne s’y trouve. Pour tout vous dire, nous n’avons qu’un seul avis de recherche, actuellement, dans ce registre, et il est au nom de madame Aubeline DELPHES et son fils, Katel.

– DELPHES ! S’exclama Caroline, en retenant son souffle d’angoisse. Ce nom me dit quelque chose... feignit-elle, d’un air pensif, mais à deux doigts de l’excitation anxieuse et hargneuse. Qu’est-ce qu’elle a donc fait cette malheureuse femme ?

– Rien de bien méchant, rassurez-vous. C’est pour cela que je m’autorise à vous divulguer cette information. Si vous la connaissez, informez-lui que son agenda et ses papiers d’identité sont au commissariat de l’arrondissement de Montparnasse. Elle les a égarés sous les yeux des agents de la police aéroportuaires, dont la fonction était assurée par des CRS et des militaires, dans le cadre du plan Vigipirate, il y a un peu plus de deux mois, précisa-t-il. C’est même étrange qu’elle ne s’en soit

pas aperçue depuis, parce que nous, nous ignorons sa nouvelle adresse et personne ne répond à son ancienne.

– Je n’y manquerai pas, dès que ma mémoire me délivrera la physionomie de cette personne. J’ai vraiment l’impression de la connaître. Je vais voir ce que je peux faire, pour lever le voile sur ce doute.

– Bien entendu, si elle se trouve dans notre commune, nous ferons le nécessaire pour les lui remettre. Un transfert de papier ne devrait vraiment poser, aucun problème, aux agents de Montparnasse, mentionna-t-il.

– J’en ferais autant pour la retrouver. Il s’agit peut-être d’une collègue de mon mari. Je les côtoie rarement, ça expliquerait peut-être mon amnésie passagère à son sujet, justifia-t-elle, pour amoindrir ses inquiétudes et cacher les émotions de panique, sur son visage. Je lui en toucherai quelques mots, ce soir, car il saura pallier le défaut de ma mémoire. Au revoir, Monsieur le Brigadier et merci, pour votre attention.

– Au revoir, Madame DANTEC, à votre service pour toute autre demande. »

« Sapristi ! Comment vais-je récupérer son agenda et ses papiers ? Quelle sera ma priorité, à présent, l’avis de recherche ou les papiers ? Songea-t-elle, en s’éloignant. » Décider d’appliquer les conseils de l’agent de police, elle prit la direction de sa demeure. Cependant, de crainte d’impliquer son mari, dans la falsification de documents médicaux, elle se rabattit sur les archives des journaux nationaux et internationaux, de la bibliothèque municipale de la ville de Chartres. Optimiste, elle s’adonna à des heures de feuilletages des vieux journaux et de recherches virtuelles, dans les fichiers des guides de la presse du net. Malheureusement, elle n’y trouva rien de nouveau, concernant notre affaire d’incendie. L’espoir de nous libérer de notre prison de pierre et d’envisager l’avenir sous un angle positif s’évanouissait, avec les heures, comme un feu de brindilles qui se consomment, dans l’âtre d’une cheminée. Abattue et inquiète, elle nous rendit visite.

– « Je n’ai rien trouvé, soutint-elle, d’un ton bredouille et sans vouloir t’affoler, tes papiers actuels d’identité et ton agenda sont dans les mains de ceux que tu fuis ici, depuis deux mois.

– Mes quoi ?

– Tes papiers, ma chère cousine, il semblerait que tu les auras perdus, à la gare de Montparnasse. »

Affolée, je me précipitai vers mon sac et constata la disparition de mon agenda porte-papiers. Les souvenirs des instants qu’avait soutenus Caroline émergèrent de ma mémoire.

– « C'est vrai, je me rappelle d'avoir été interpellée, avec insistance, par deux CRS, dans cette gare, admis-je. Mais Katel et moi avons feint de ne pas entendre, par crainte de nous faire arrêter. Comment allons-nous les récupérer, sans risquer une arrestation pour délit de fuite, si nous sommes bien sous mandat de recherche ?

– Même si selon les agents des forces de l'ordre, votre affaire judiciaire a été classée sans suite, c'est exactement la question qui me préoccupait, dès que j'ai quitté la brigade et je suis profondément meurtrie de devoir te décevoir. J'ai bien une autre idée, mais elle nous contraint de falsifier des documents, pour aboutir à notre recherche. Néanmoins, pour tes papiers, je n'en ai aucune et que ce soit pour nos recherches ou pour obtenir de faux papiers d'identité, la falsification peut être bien plus néfaste, pour tout le monde. Alors, je n'ai pas d'autres choix que de tout confier à Marc.

– Si nous n'avons réellement pas d'autre choix, tu as mon feu vert, raconte-lui nos ennuis liés à notre cavale judiciaire, dans cette gare ferroviaire, conçus-je, d'une voix désespérée.

– J'y vais, déclara-t-elle. Merci, pour ta confiance. »

Caroline me quitta sur-le-champ. Une angoisse traversa tout mon être et m'emprisonna dans une amertume déstabilisante. Par contre, l'impossibilité d'obtenir des nouvelles du Professeur DUCHEMAN, malgré mes nombreuses tentatives de recherches, dans les hôpitaux de Paris, les pages jaunes, les journaux et les magazines scientifiques, retint une étincelle inaltérable, d'un espoir qui nourrissait ma positivité. « Après tout, si moi, je ne peux pas le retrouver, il ne pourra pas nous appréhender non plus, jugeai-je, l'air confiant, avant de sombrer, dans le doute. Enfin, ne nous emballons pas trop vite. Il faudrait d'abord vérifier tout ça, par une connexion à son site. Mais... cette idée reste trop périlleuse. Ses connexions dites anonymes n'ont pas garanti notre sécurité, une première fois, inutile de renouveler l'expérience. » Pour clore nos agissements, sur une note d'espoir, Marc rentra un soir chez lui, avec mon agenda qui contenait nos papiers, sans nous justifier leur provenance ni le moyen qu'il eut déployé pour les obtenir. Soulagée de les retrouver, je me concentrai sur ma prochaine stratégie, pour une nouvelle quête d'éventuelles échos, sur notre position actuelle vis-à-vis de la loi.

Katel ne se souciait plus du mystère de son origine et ne s'inquiétait pas de l'absence de Justin. Son attitude me rassura au moment où j'en eus vitalement besoin. Entre-temps, il avait repris sa passion d'horticulture, après avoir découvert sur le rebord de la fenêtre de sa chambre provisoire, des boutures et des graines soigneusement enroulées, dans du papier blanc qui était retenu, par un ruban bleu ciel. Caroline lui procura

des pots en grès. Elle était en admiration de son initiative, sans se douter de la provenance de ses plantes et graines. D'ailleurs, à part l'existence de Justin et de ses compagnons, je n'en savais toujours pas davantage. Je pensais qu'il s'agissait aussi d'un arrangement entre Caroline et lui, comme pour les plantes et le matériel d'horticulteur, à l'instar de la complicité qu'il partageait avec Manou. Celle qui s'était installée et s'amplifiait au fil des jours entre eux satisfaisait mon attente. Marc était très aimable et ravi de notre présence. Mon enfant et moi semblions indispensables, dans leur univers. Six mois s'étaient écoulés, depuis notre arrivée dans leur vie, où l'abondance avait pris ses marques et le bonheur d'y vivre nous ravivait le moral.

Chap. III

Ondine.

Durant ces six mois écoulés, Katel prenait ses repères et adoptait le même rythme de vie qu'il avait, dans notre duplex du Moufia à Saint-Denis de l'île de la Réunion. Mais, le lien affectif qui nous liait déjà avait profondément accru notre complicité, depuis le premier jour de notre exode. Un après-midi, il s'enferma à double tour dans la salle de bain, pendant que je mettais de l'ordre, dans l'appartement et m'adonnais à sa propreté. Au bout d'une heure, il poussa un cri atroce. Ce qui me procura un sentiment de panique. Je m'y précipitai et tambourinai excessivement sur la porte, le visage marqué de frayeur.

- « Que se passe-t-il ? M'écriai-je. Tout va bien, mon cœur ?
- Oui, man, ça va ! Certifia-t-il, d'un timbre naturel.
- Pourquoi t'enfermes-tu et que signifie ce cri ? Insistai-je, les sourcils froncés d'interrogations.
- Ce n'est rien, man ! Il n'y a pas lieu de t'inquiéter, j'ai renversé le flacon de bain moussant et de sel, accidentellement et il est tombé sur ma tête.
- Bien ! Si ce n'est que ça, tu me rassures. Ne tarde pas pour autant dans l'eau. Elle doit être froide maintenant et je voudrais me laver, moi aussi, avisai-je, le regard étincelant d'un éclat de sérénité.
- D'accord, man ! Dans un quart d'heure, je te libère la pièce, juste le temps de me sécher et de m'habiller, attesta-t-il, avec conviction. »

Apaisée, je continuai tranquillement mes besognes de rangement et de nettoyage. Par bonheur, cette diversion changea mon humeur soucieuse, pour le reste de la journée. Mais en vérité, la voix que j'avais

entendue ne provenait pas de mon chérubin. Son hydrothérapie s'étant refroidie, celui-ci avait actionné le robinet, pour y ajouter de l'eau chaude, lorsqu'une belle femme s'en écoula sous une forme liquéfiée et distincte, avant d'apparaître, aussitôt, sous son aspect humain. C'était une belle créature aussi blanche que l'opalescence de la porcelaine de cire, coiffée de longs et épais cheveux soyeux et noirs, lesquels retombaient de chaque côté de ses voluptueuses épaules. Dans le même teint, d'abondants et interminables cils supérieurs qui mettaient en évidence le bleu roi de ses iris bordaient ses yeux bridés, à la thaïlandaise. Au-delà de la perfection, deux fines lignes en guise de sourcils esquissaient, parallèlement, la courbe de ses mirettes. Sa peau laiteuse était relevée de deux pommettes roses, de la même nuance que ses lèvres. Comme sortie d'un écrin d'élégance, la finesse de ses traits s'accompagnait d'une touche de suavité, à faire craquer plus d'un homme. Mais Katel n'en était pas encore un et sur l'instant, il craignit d'abord à une visite d'une potentielle criminelle sexuelle, puis à celle de la Maouez-Noz* qui nous avait harcelés chez Manou. Son cri horrifant qui m'avait interpellée en découlait. Face à sa frayeur paralysante, la dame l'avait invité à se taire, en posant délicatement son doigt sur sa bouche, puis elle avait imité sa voix, pour me rasséréner. Elle s'était procurée son timbre vocal, par le biais de ce contact sensoriel. Lorsque je m'éloignais, elle se présenta à lui, d'une douce et mélodieuse inflexion.

- « Bonjour, Corallin !
- Qui êtes-vous, une perverse, une pédophile ou la Maouez-Noz* que nous avons capturée et enfermée dans un aspirateur ?
- Une perverse ! Une pédo quoi ? J'ignore ce que signifie tout ce que tu m'énumères.
- Vous allez me faire du mal, comme on en a fait aux enfants, dont on entend parler, dans les infos télévisées et qui font la une des journaux ? Ou peut-être vous venger si vous êtes cette fameuse Maouez-Noz ?*
- Non, je n'ai jamais fait de mal à quiconque et je ne suis pas une Maouez-Noz.* N'aie pas peur de moi ! Je m'appelle Loreline. Je suis une Ondine des eaux douces de France.
- Une ondine ! Souleva-t-il, les prunelles luisantes d'étonnement. Êtes-vous aussi méchante qu'une Maouez-Noz ?*
- Non, mon garçon, je suis une créature pacifique et fantastique des eaux douces. La Maouez-Noz* est une mauvaise fille, selon les dires, instruisit-elle, avec délicatesse. Celle-ci traite avec des êtres ténébreux et malingres, tels que l'Hormis et Satanos.

– Alors, bonjour, Loreline, bienvenue dans mon univers, conçu Katel. »

Envoûtée par le charme féérique et le magnétisme naturel de Loreline, une intense admiration traversa les prunelles de mon p'tit loup. Le visage illuminé d'une esquisse innocente de sa bouche et de ses bijoux oculaires, il s'enquit à l'interroger, pour satisfaire sa curiosité.

– « L'Hormis et Satanos, reprit-il, d'une expression intriguée. Qui sont-ils ?

– Je vais te répondre, cependant, sache que les êtres humains n'ont pas connaissance de ce monde et les choses doivent rester ainsi, annonça-t-elle, d'une éloquence diplomate. L'hormis* est une difformité anatomique d'un gnome, il se situe entre l'humain et le génie fantasmagorique monstrueux. Satanos* est celle d'un troll noir des montagnes que l'on surnomme un Elog-Ei.* C'est l'espèce la plus horrible et la plus violente du monde des féeries. Mais, je ne suis pas venue chez toi, pour te parler de ces monstres. De plus, je m'impatiençai de te rencontrer, depuis que Museline m'a informé de ton existence.

– Waouh ! Tu connais Museline ! S'enthousiasma Katel, le visage teinté de joie et d'émerveillement. Alors, c'est pour cette raison que tu m'appelles Corallin.

– Oui, mon garçon, Museline est une Ondine des mers connues aussi, sous le nom de sirène, l'apprit-elle, d'une inflexion empreinte de suavité.

– Donc, tu connais Ti'zan et tu as également une queue de poisson ! Dédusit-il, le regard allumé d'une curiosité, attisée par l'impossibilité d'un aperçu de son anatomie qui était recouverte, par la mousse de son bain.

– Oui, Ti'zan et son fidèle Zavoué sont des connaissances du passé. Je les avais accompagnés, jusqu'à une féérique contrée, pour y annoncer ton imminente arrivée, après qu'Écume de l'Espérance l'eut débarqué sur une des rives de l'embouchure de l'Élorn. Je connais aussi Socrate, si ça peut te reconforter. Et tu vois, comme Museline, d'une splendide nageoire, je suis dotée, affirma Loreline. À la différence que moi, je peux m'en débarrasser, sous l'effet de ma volonté, pour une certaine durée. Veux-tu la voir ?

– Oh oui ! S'excita mon fils, les mirettes ouvertes d'impatience. Je veux la voir ! Et pour Socrate, je m'en suis douté à ton éloquence. Partout où il passe, une pandémie de son talent théâtral et poétique contamine tous ceux qui l'écoutent. »

Aussitôt, Loreline sortit sa splendide queue, sous l'attention émerveillée de Katel qui, sans hésiter, la caressa du bout des doigts.

Subitement, deux belles et douces jambes remplacèrent les écailles colorées de reflets verts et bleus. Puis elle les replongea, dans le fond de la baignoire, en les transformant à nouveau et en éclaboussant l'eau submergée d'écumes savonneuses qui arrosèrent le sol.

— « Attention au plancher, il est en bambou non traité, et l'infiltration d'un volume trop important d'eau pourrait l'abîmer, s'affola mon gamin.

— Oh, je m'excuse, j'y prêterai plus d'attentions, justifia Loreline, d'un air embarrassé. Vois-tu, mon garçon, reprit-elle, d'une voix enchanteresse, à l'embouchure des fleuves et des rivières, là où se situe la frontière entre l'eau douce et l'eau salée, nous nous donnons rendez-vous, Museline et moi, pour nous tenir informer des nouvelles de nos mondes respectifs. Mais nos rencontres se raréfient et souvent s'écourtent pour de multiples raisons, contrairement à autrefois, en des temps et des mers plus calmes et sereins. Ma sœur m'a chargée de t'en annoncer une, que je lui avais confiée au moment où elle m'apprenait ton existence, sans savoir que je la connaissais déjà. Malheureusement, cette nouvelle est mauvaise. L'eau des nappes phréatiques qui ne sont pas contaminées par la radioactivité disparaît mystérieusement. Même les infiltrations des eaux des pluies n'ont plus le temps, de les remplir à nouveau. La moindre goutte d'eau est détournée par un phénomène inexplicable. Si le climat terrestre n'apporte plus suffisamment de pluie, attendez-vous terrien à vivre une longue période de sécheresse. Puisque nous avons su que Socrate assouvissait ta passion d'horticole, nous avons jugé préférable de t'en avertir, afin que tu prévoies tes réserves d'eau, avant que la situation de pénurie ne se présente, énuméra-t-elle, d'une intonation si agréable et hypnotisant, que l'état d'extase de Katel progressait, vers une sensation d'un bien-être euphorique.

— Merci, de ta prévenance, belle dame, déclara-t-il, en affichant à nouveau, son beau sourire de satisfaction, dans l'harmonie du pétilllement de joie de ses pupilles. Je veillerai sur l'évolution du temps et je prendrai des dispositions, pour faire face à la pénurie.

— Il n'y a pas de quoi, petit trésor ! Je vais à présent retrouver mes sœurs qui m'attendent à la sortie des canalisations des eaux usées de la ville. Ce n'est pas un endroit où je raffole de m'aventurer, néanmoins, j'aurai fait n'importe quoi pour te rencontrer, alors qu'importe la voie de mon départ. Tu vas devoir vider ta cuve, je ne peux repartir d'ici, qu'en passant par le tube d'évacuation des eaux usées.

— C'est donc pour cela que tu as répondu à ma mère que je serais sorti, dans un quart d'heure ! Inféra Katel, en vérifiant sur sa montre, c'est exactement le temps écoulé de notre discussion.

– Effectivement, petit trésor, tu es très intelligent, ouvert et empathique, observa-t-elle, d’une chaleureuse ébauche de gaieté, sur les rives de sa bouche.

– Alors, ne traînons pas, prôna-t-il, je ne lui ai jamais menti et je ne souhaite pas commencer, maintenant. J’ai juste un peu de retard, car je ne suis pas encore habillé. »

Sans se faire prier, il s’apprêta à arracher la bonde de la baignoire, mais se retint, tout en écoutant Loreline qui l’encouragea dans sa décision.

– « Tu as raison de te tenir aux véritables valeurs morales de toute relation affective, mon garçon. Même si dans certaines situations, un mensonge s’avère indispensable et vital, il vaut mieux privilégier la vérité, autant que possible, quitte à se tromper. Sauf évidemment, dans la circonstance flagrante où mentir peut être salutaire. Comme beaucoup de résistants l’on fait durant la Seconde Guerre mondiale, pour notamment sauver des enfants ou des familles entières des chambres à gaz et comme moi qui n’hésiterais pas à le faire si, sous des menaces de mort, je devais te livrer à un monstre sanguinaire. Sois honnête avec ta mère, elle te sera de bons conseils et d’un premier secours.

– Oooh que c’est gentil ! S’exalta Katel. La pureté de tes sentiments me va droit au cœur. Je me sacrifierai également pour toi, dans de telles situations et même dans les pires.

– Merci, petit trésor. Si tu as besoin de moi, fais tomber trois gouttes d’eau de n’importe quel robinet, avant de la régler à faible pression et dans un intervalle d’un quart de minute, je serais là. Ce qui fait ta grandeur et ta pureté est ta sagesse. Conserve-là tout le long de ton existence, parce que beaucoup d’êtres humains naissent avec elle et à l’âge adulte la perdent et font des massacres, dans les océans et sur les terres.

– Oui, j’y travaille chaque jour. Beaucoup d’adultes chez les humains sont dangereux. Ils se massacrent déjà entre eux, alors s’attaquer à tout être vivant vulnérable devient ce qu’ils appellent un jeu d’enfant et ils l’affichent comme leur loisir favori. Mais, ma mère dit qu’en chacun de nous se cache un enfant, et que le traiter avec amour est vital pour sa conscience et son cœur, car, l’innocence d’un enfant et ses capacités d’aimer sont d’un exemple, dont aucun adulte ne peut prétendre égaler. Ce qui m’amène à comprendre que tout le monde n’a pas la même conception de l’enfant ni des jeux et des loisirs. Ainsi, tu as la preuve que j’y travaille souvent. D’ailleurs, j’en ai tiré mes propres leçons après avoir lu beaucoup d’ouvrages de grands philosophes. L’un d’entre eux, Confucius, né en 551 avant Jésus-Christ, a dit : *“L’homme sage attire*

en permanence le respect, alors même qu'il a disparu de la société, il est encore vrai et sincère, alors même qu'il garde le silence.” Sauf que moi, j’ai appris que tout ce qui attire le respect, même après sa mort, n’est pas forcément un homme sage. J’ai appris que les apparences sont souvent trompeuses et que le silence cache souvent des mystères pas toujours sages. J’ai compris que cette sagesse, il fallait la trouver au fond de soi, en ayant pour repère, la définition que l’on y concède, avec une âme et un cœur purs, et tout en tenant compte de ce que l’on en dit de cette fameuse qualité, tant convoitée et non d’un personnage unique et quelconque sorti de l’histoire du monde. J’ai compris, dès cet instant, que la perfection n’était pas de ce monde, néanmoins, plus on tentait de s’en approcher, plus on ressentait une certaine plénitude et un sentiment de paix, lesquels renforçaient notre conscience et honoraient notre âme. Je suis profondément convaincu que l’amour, notamment de soi, y est pour beaucoup, dans l’évolution de notre sagesse. Non pas parce que je n’ai aucun respect pour ce philosophe, mais parce que j’ai des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cerveau pour réfléchir, avec de belles options communes à tous, même pour les tiens et toi, belle ondine. Celles-ci nous guident tous, afin que nous formions l’unité universelle d’amour composé d’un cœur, d’une conscience et d’une âme.

– Oooh, même nous ! S’exclama Loreline. Nous ne sommes pas humains. Ce sont des théories qui s’appliquent aux hommes.

– Absolument pas, Loreline. Martin Luther King, grand philosophe qui a milité pour la paix, la liberté, le travail, l’unité et contre le racisme a dit : *“Toutes les formes de vie sont reliées. Nous faisons tous partie d’un réseau interdépendant auquel nous n’échappons pas. Nous sommes tissés dans le même vêtement d’une destinée commune. Tout ce qui touche l’un de nous directement touche indirectement les autres.”*

– Et bien, merci, pour cette belle leçon humaine et remercie en mon nom, à ma place et à l’occasion, ce grand roi de la paix qui réunit, en quelques mots, tous les peuples de l’univers. Au revoir, Corallin ! Porte-toi bien et prends soin de ta mère.

– Ce grand philosophe, pasteur et Nobel de la paix en 1964 est mort assassiné en 1968 à Memphis, il me sera difficile de le remercier en ton nom. King était son patronyme et non un titre de noblesse royale. Cependant, ses paroles demeurent éternelles et toujours d’actualité. N’hésite pas à les partager dans l’intégralité des océans et mers. C’est ainsi que tu lui témoigneras de ta gratitude. Et la prochaine fois, je te parlerais d’un autre grand homme tout aussi extraordinaire et pacifique, monsieur MANDELA, ainsi qu’une merveilleuse et généreuse femme, épouse d’un chef d’État et militante de la cause noire, madame

OBAMA. À bientôt, Loreline ! Salua mon fils, d'un ton subjugué. Mon bonjour à Museline, dès que tu la verras.

– Je n'y manquerai pas, petit trésor, promit-elle, le sourire aux lèvres. J'apprécie, ta positivité et ta pointe d'humour. »

À ces derniers mots, Katel extirpa la bonde d'où l'eau s'écoula, en emportant Loreline à travers le siphon. Puis, il prit soin d'éponger le sol, avant de libérer la salle de bain. Lorsque je la monopolisai, à mon grand étonnement, je trouvai une écrevisse d'une grosse taille, dans le fond de la baignoire. Ne sachant pas d'où elle pouvait provenir, j'appelai Katel qui, à mon acclamation, gravit frénétiquement les marches des escaliers par deux et arriva en un éclair, dans la pièce.

– « Sais-tu d'où provient cette écrevisse, même dans les rayons poissonneries, on n'en trouve plus ? Sollicitai-je, d'un air surpris et sans le moindre éclat de suspicion, dans les joyaux oculaires.

– Non ! Néanmoins... je vais lui poser la question, formula-t-il, d'une intonation subtile. D'où viens-tu, belle écrevisse ? »

Mon bambin fixa intensément le crustacé qui semblait réagir à son message télépathique. Quelques secondes s'expirèrent avant qu'il ne m'avise :

– « je ne comprends pas très bien ce qu'elle dit, sa voix est nouée à cause de la pollution des rivières. Néanmoins, d'après ce que j'ai pu cerner, je crois qu'elle a été transportée par une ondine, dans l'attraction de son courant de déplacement.

– Mais bien sûr ! Et moi je suis cendrillon qui s'apprête à sa toilette, avant le bal du prince, déclarai-je, d'une élocution humoristique. Et bien tant pis, je ne saurai pas d'où elle vient et je ne te retiens pas davantage, j'ai hâte de me relaxer, moi aussi, dans une balnéation de sel et d'huiles essentielles, mais sans écrevisse ! »

Je ne sais pas la véritable raison pour laquelle, malgré mon vécu avec Kabuline la Maouez Noz* qui se faisait appeler Nolwenn, dans sa forme humaine et Museline, la sirène du Globe-Trotteur Élan 2, ma confiance aveugle dans l'existence de Justin, ses communications transversales, dès sa tendre enfance, avec les margouillats et son rapport avec Brillant, le tigre blanc du Bengale du parc animalier du Jardin de l'État, je restais sceptique à son histoire d'Ondine. Toutefois, avec du recul, une saturation de ses rapports féériques et légendaires pourrait en être une. Du moins, c'est ce qui me paraît le plus vraisemblable.

– « Puisque tu le prends ainsi, je m'en vais, riposta Katel, d'un air affecté. »

Sur cette indignation, il gagna sa chambre avec le crustacé d'eau douce qu'il plongeait, dans un bocal rond et moi, je me prélassai dans

mon hammam. Les jours suivants, mon fiston s'attachait tenacement à ne pas rater les bulletins météorologiques des chaînes télévisées. Son obsession se traduisait dans ses attitudes et ses discussions journalières. Ce comportement m'alarma immédiatement.

— « Pourquoi accordes-tu, autant d'importance, au temps qu'il fait dehors, puisque nous ne pouvons toujours pas sortir de l'appartement ?

— Il faut se tenir informé des changements climatiques, man, n'importe quelle vie évolue en conséquence, avança-t-il, d'un timbre sérieux. Notre biotope est constamment menacé, par les fluctuations des facteurs climatologiques et géologiques. Ce qui s'est produit ces dernières années ne doit plus se reproduire, car, il n'y a pas que les maladies et les virus qui affectent les neurones et même le génome de certains individus. Leur régression mentale est également liée, à un déséquilibre de notre biotope.

— Tu as raison, mon chaton, seulement, n'en fais pas une maladie, sinon, tu vas développer un Alzheimer à 15 ans, plaisantai-je, sans pressentir la prochaine annonce des météorologues et les conséquences qui allaient en découler.

— Ah, ah, très drôle ton humour noir ! Le biotope n'est en aucune façon une maladie, rétorqua-t-il, d'une inflexion indignée. Un biotope est un lieu qui définit les conditions propices à une certaine forme de vie. La nôtre est prioritaire en ces temps difficiles, donc il nous est indispensable d'étudier notre biotope et son évolution, mais surtout sa conservation et les moyens dont nous disposons pour l'équilibrer. Notre survie en dépend. Je me suis lancé dans une étude de biométricien, afin de comprendre certaines facettes du genre humain.

— Alors, accepte mes excuses, mon ange. Je n'irai pour rien au monde te freiner, dans tes initiatives instructives, justifiai-je. Tu le sais d'ailleurs. Par contre, dorénavant, sache m'en avertir, avant de soulever mes suspicions.

— Entendu, man, je t'éviterai toute autre surprise, conçut-il, d'un ton clément et sincère.

— Ah, oui, je crois avoir déjà entendu ses bonnes résolutions lors de tes visites animalières, dans notre appartement du Moufia.

— Pour ma défense, je dirais que la situation est différente et que je suis en plein apprentissage de la vie, objecta-t-il, d'un ton confiant.

— Très belle plaidoirie ! Tu ferais un excellent avocat du barreau, reconnus-je. »

Quinze nuits après notre discussion, l'intérêt que portait Katel aux prévisions météorologiques télévisées se dissipa, à la suite d'une

annonce extraordinaire et exceptionnelle de son présentateur, avant le journal de 20 heures. « Depuis une dizaine de jours, nous assistons à une déferlante d'anticyclones des Bermudes, sur l'Europe de l'Ouest, qui ont définitivement repoussé les dépressions d'Islande et des Aléoutiennes, mais dès aujourd'hui et dans les semaines qui viennent un double phénomène vient renforcer cette nouvelle vague de chaleur, un gigantesque anticyclone s'installe sur l'Europe entière, rejoint par une remontée de front chaud et sec des zones arabiques et du Maroc. Ce qui en France se traduira par un ensoleillement sur tout le territoire. Protégée par une vaste dorsale d'altitudes stationnaires, la France subit toujours les effets de la canicule, liée à la persistance de cette masse d'air très sec. La légère hausse des pressions de surface nous permet de n'envisager, aucun développement orageux, sur le relief. Les entrées maritimes de la Manche et des côtes bretonnes se dissiperont aussi vite qu'ils apparaîtront, en début de matinée et en fin de journée. Le même scénario est prévu pour les jours qui viennent, voire les semaines, selon nos experts de météo France. Nous allons le constater de plus près sur la carte régionale... » Cette nouvelle suscita des réactions populaires et gouvernementales d'indignations, pour les uns et de joie, pour les autres. À cause de multiples et gigantesques éruptions volcaniques, à des irradiations en provenance de l'espace, durant une des phases du demi-basculement intégral des pôles magnétiques et à quelques incidents de certaines centrales nucléaires du siècle dernier et du début du nôtre, des pluies et ruissellements légèrement acides et radioactifs avaient infecté, certaines nappes phréatiques. Et au-delà de ces prévisions, plutôt alarmantes, les autorités semblaient confiantes de nos réserves naturelles et saines d'eau, pour pallier le manque qu'induirait le climat estival prévu, dans les semaines à venir. Avant que les spéléologues ne s'aperçussent du vide mystérieux de la majorité de celles qui étaient non polluées et sur lesquelles le pays comptait en circonstance de sécheresse, Katel avait anticipé la pénurie d'eau qui s'amorçait pour les particuliers. Sans m'en avertir, il s'était mis à réfléchir à tous les moyens qui lui auraient permis, d'en recycler la moindre goutte, pour l'arrosage de ses plantes. D'emblée, l'idée de se munir de réservoir, pour récupérer l'eau de son bain, apparut dans sa pensée. Concevant le volume à stocker, dans le peu de mètres carrés de sa chambre, il ramena son concept à cette réalité, en prévoyant de n'entreposer qu'une fraction volumique de la baignoire. À part un bref exposé sur ses intentions, il se préserva de m'apprendre la véritable raison qui alimentait ses actes, dans le but de parvenir à ses fins. Sans que je l'eusse soupçonné et sans mentir, il me soudoya pour lui acheter deux réservoirs de 100 litres. Sa procédure astucieuse démarrait par une

douche très rapide, avant de se prélasser dans l'eau non savonneuse qu'il récupérerait ensuite, à l'aide d'un arrosoir, pour son arrosage personnel, d'où une économie d'eau et de bain moussant qu'il prenait, à présent, qu'occasionnellement.

Les quinze jours suivants, le gouvernement découvrit l'état alarmant de ses ressources en eau potable et déclara le pays en situation de catastrophes nationales. Il décréta l'interdiction des piscines individuelles pour les rares privilégiés de la société et les quelques infrastructures aquatiques publiques de loisir et de santé, ainsi que celle des bains et des arrosages, et envisagea la possibilité d'un certain nombre d'abattages des bêtes agricoles, pour les grands cheptels compris entre 800 et 1500 animaux d'élevage, en contrepartie d'une subvention, afin de pallier les pertes financières des rares agriculteurs, encore en activité et permettre la survie de leur élevage, dans des conditions saines et respectueuses des normes d'hygiène et de sécurité. Déçu par ces restrictions, mais soucieux des lois, Katel replongea dans ses méditations, en quête d'une autre solution pour sauvegarder son jardin d'intérieur. Ses réservoirs se vidaient plus vite qu'ils ne se remplissaient, grâce aux surplus accidentels des verres d'eau que nous buvions ou qui nous rinçait les dents, lors de leurs brossages. Décider de ne pas se laisser abattre, une autre invention surgit de son raisonnement. Par un après-midi ensoleillé, accablée par une forte chaleur, je peinaï à finir mon acrylique d'un paysage de ma propre imagination. Ma sueur abondante me ralentissait, dès que j'épongeai mon front. Soudain, je sentis chaque ruissellement des parties découvertes de mon corps se concentrer en gouttes d'eau que je vis se détacher de ma peau, pour s'envoler en direction de l'étage du duplex. Sidérée, je les suivis, à pas de velours, et m'aperçus qu'elles se dirigeaient, dans la chambre ouverte de mon gamin. De son seuil, je l'aperçus tenant le couvercle d'un réservoir, pour réceptionner chaque goutte qu'il s'amusait à compter une à une. »

Dépassée par la situation, je l'interrogeai calmement, malgré cela, d'une voix tremblante et apeurée.

– « Que fabriques-tu ? »

– Je recycle l'eau de notre transpiration pour mes plantes, j'ai maintes fois réfléchi à une solution adéquate et je n'en ai qu'une, celle-là, exposa-t-il, d'un air plus que naturel. Mais, rassure-toi, je n'en prélève qu'un tiers, pour laisser à l'organisme sa fonction de refroidissement, en forte chaleur. J'en fais autant à notre voisin de palier, ainsi qu'aux autres locataires. J'agis lorsqu'ils dorment profondément. Il ne faudrait surtout pas qu'ils s'en aperçoivent.